

bienfaisante de la Grèce avait complètement disparu ; et cependant, la langue grecque avait encore un tel prestige que Marc-Aurèle s'en servait pour écrire ses *Maximes* et que l'empereur Julien écrivit en grec ses *Plaidoyers* en faveur du polythéisme.

Nous tombons, après dans une nuit profonde. L'Italie n'est plus que le tombeau de toutes les civilisations dont elle avait recueilli le tribut. Mais elle nous en conservera les trésors, et lorsque, sous l'influence renaissante de l'esprit, des lettres et des sciences, on parcourra ses campagnes et ses villes dévastées, on fouillera son sol ensanglanté par tant de massacres, alors on retrouvera les restes des monuments dont les Romains l'avaient abondamment couverte. Tous ces arcs de triomphe, ces thermes, ces palais, ces colonnes votives, ces panthéons, ces théâtres, ces temples superbes sortiront de terre, et leurs ruines attesteront encore une fois la grandeur de la Grèce et serviront à en perpétuer le souvenir.

#### ÉPOQUE GRÉCO-BYZANTINE

Lorsque Rome, théâtre de tant de persécutions, fut devenue un séjour insupportable à Constantin, chrétien et baptisé, il transféra le siège de son empire à Byzance. Ce fut l'émigration de tout un peuple ; l'Italie, privée de ses habitants, demeura livrée aux invasions barbares. La belle langue grecque était devenue la

langue officielle de la cour, et, pour orner sa nouvelle capitale, l'empereur faisait apporter d'Athènes ou de Corinthe quelques-uns des chefs-d'œuvre qui s'y trouvaient encore. Le christianisme triomphait, mais il reposait sur des idées diamétralement opposées au polythéisme : la pudeur, la chasteté, l'abstinence devenaient des vertus particulières; aussi, la nudité païenne faisait place aux voiles et aux longs vêtements. Les Grecs adoptèrent donc ces lois nouvelles, mais dans la représentation des saints, ils revêtirent leurs statues ou leurs peintures de robes de pourpre, de riches étoffes, de tuniques de lin aux couleurs vives et brillantes, entourèrent leurs têtes de rayons éblouissants et employèrent la soie, la pourpre, l'ivoire et l'or comme une tradition de l'art des Athéniens.

Pourtant ce serait une erreur de croire que le polythéisme disparut tout d'un coup de la Grèce ainsi que les arts qu'il avait inspirés. Jusqu'au règne de Théodose, Athènes continua à célébrer ses fêtes religieuses avec toute la pompe des anciens temps; dans les campagnes surtout, les coutumes se conservèrent avec les sacrifices naïfs, les fêtes, les danses sacrées autour des statues de Pan, de Flore et de Pomone.

Après l'invasion d'Alaric à la tête de ses Wisigoths, vers 395, ceux des anciens monuments qui se trouvèrent encore debout furent consacrés au nouveau culte et transformés en églises : Sainte-Sophie s'éleva sur les ruines et avec les débris d'un temple; les

belles statues de Vénus et de Jupiter, œuvres du siècle de Périclès, changèrent de destination; à Constantinople, on plaçait au milieu de la place publique les créations de Phidias et de Praxitèle; et, l'hippodrôme s'enrichit de chars de bronze, de chevaux de marbre et de groupes de porphyre. Malgré ces actes d'autorité, malgré la diffusion de la nouvelle croyance, Athènes restait toujours païenne, par ses habitudes, par ses arts et par ses écoles; la renommée de sa philosophie n'avait pas encore disparu et vivait toujours brillante. Cette situation, acquise par tant de siècles d'une suprématie incontestée, se perpétua encore à travers la civilisation nouvelle pendant bien longtemps, et marqua de sa forte empreinte les œuvres d'art ou d'intelligence qui prirent naissance sous l'empire de la religion du Christ: en faisant une Vierge, on pensait à Minerve; en représentant Dieu, le Créateur du monde, on rappelait les Jupiters d'autrefois. Anne Comnène, la petite-fille de l'empereur Alexis, parle d'Athènes dans son poème de l'*Alexiade* avec autant de respect et d'admiration qu'on aurait pu le faire au temps de Périclès.

La période byzantine des beaux-arts, malgré sa longue durée, n'a eu aucune influence sur l'immense développement des arts en Italie à l'époque de la Renaissance. Venise et Ravenne ont servi de tampons pour en arrêter l'expansion; la barbarie des Lombards et des Francs l'a empêchée de pénétrer plus avant par

le Nord. Bien que cette expansion se soit au contraire vigoureusement fait sentir au Midi, dans les provinces grecques de la Sicile et de l'Italie méridionale, bien que les traditions des arts byzantins aient été longtemps conservées dans quelques refuges privilégiés, tels que le monastère du Mont Cassin, tout ce qu'ils ont produit n'a été qu'un reflet de ce qu'ils avaient créé dans la capitale de l'empire et les villes avoisinantes; nulle sève, en Italie, n'a été capable de leur faire donner une nouvelle floraison. L'architecture, le plus vivant, le plus pénétrant de tous les arts, apparaît, il est vrai, dans sa forme byzantine sur de nombreux points de l'Italie, mais bien qu'elle se soit efforcée de prendre pied à Venise et à Pise, bien qu'elle ait élevé dans maints endroits de très intéressants monuments, elle n'a pas poussé de fortes racines et n'a laissé aucune trace dans les œuvres de la Renaissance.

Cependant, Constantinople va bientôt perdre, sous les efforts des Croisés et des Vénitiens, sa situation de capitale d'un grand empire; et, chose digne de remarque, le déclin de cette puissance coïncide, à deux reprises différentes, avec le moment où l'influence grecque se fait le plus fortement sentir en Italie, mais c'est à la dispersion des littérateurs et des philosophes qu'elle est due, plutôt qu'à la diffusion des principes artistiques.

En l'année 1204, une armée de Croisés, composée de Normands, de Français et de Vénitiens, appelée par une révolution de palais, vint mettre le siège devant Constantinople. La ville fut prise, incendiée, livrée au pillage, et les soldats à demi barbares dévastèrent églises, palais, édifices publics et maisons particulières; une innombrable quantité d'ouvrages d'art, statues, tableaux, marbres, obélisques, objets de luxe, amassés depuis neuf cents ans, des trésors non moins précieux en livres et en inscriptions disparurent pour toujours. L'historien Nicéas ajoute, à une longue énumération d'objets d'art détruits, que, « heureusement, les statues de marbre furent mieux respectées, car elles n'avaient aucune valeur aux yeux de ces barbares ». Les Vénitiens, plus éclairés, emportèrent comme témoignages de leur victoire des statues, des chars de triomphe et ces célèbres chevaux de bronze qu'ils placèrent au fronton de leur sanctuaire dédié à saint Marc. Pendant les cinquante années qui suivirent la prise de Constantinople par les Croisés, l'empire grec partagé entre les vainqueurs n'avait plus d'existence politique.

Les Grecs reprirent Nicée, s'y établirent, et, retrempés par l'énergie de Théodore Lascaris et de Michel Paléologue, resserraient tous les jours le cercle autour de leur capitale. Bientôt, avec l'aide des Génois, ennemis acharnés des Vénitiens, ils chassent à leur tour les Latins et font rentrer Constantinople sous leur domination. Mais Gênes ne sut pas profiter de cet évé-

nement, et, il faut le constater avec étonnement, ce peuple de marchands ne sut pas faire servir ses victoires au développement des sciences, des lettres ni des arts en Italie. Deux batailles navales perdues par les Génois rendirent peu après à Venise toute sa prépondérance.

Ce ne sont plus alors de simples trafiquants qui viennent à Constantinople, mais tout ce que la République possédait d'hommes supérieurs dans tous les genres s'empressèrent d'y accourir. La langue grecque devint familière à tous les Vénitiens. Étudiée d'abord comme langue officielle pour servir aux transactions, elle fut bientôt cultivée pour les besoins de la littérature; des prêtres, des philosophes, des grammairiens grecs vinrent professer à Venise; Jacopo, savant vénitien, fut à cette époque le premier traducteur des œuvres d'Aristote. Malgré cela, les Vénitiens furent peu touchés par les œuvres et les monuments d'art de la Grèce antique; le courant artistique du vieux génie hellénique passa par une autre voie pour venir enflammer des intelligences bien autrement disposées à l'accueillir. C'est à Florence qu'il faut aller chercher le terrain propice où les germes une fois plantés se hâtent d'éclorre et donnent de magnifiques résultats.